

Versets de l'orphelinat du monde

José Acquelin

Numéro 763, mars 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68513ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Acquelin, J. (2013). Versets de l'orphelinat du monde. *Relations*, (763), 10-10.



VERSETS DE L'ORPHELINAT DU MONDE

Aucun écho ne se perd, même pas le silence d'avant l'univers.

Inexplicablement il existe encore des poètes, ces êtres omégas, à peu près les seuls à fournir des réponses imprévisibles face aux questions communes. Avec, inversement, les philosophes, qui eux posent des questions insolubles devant les réponses toutes faites. La raison principale étant que les deux cohabitent dans la même humilité humiliée qu'on appelle humanité.

En fausseté je vous le dis : pour mieux partir, il est très humain et plus facile de détester le monde plutôt que d'entendre le soupir de joie qu'il va pousser à notre fin.

Le silence est si inouï qu'il n'a jamais été autre chose que le degré zéro de tout à partir de quoi rien est possible infiniment.

La musique, celle qui évacue le langage, donc le vêtement, construit une passerelle, la seule apte à ne plus chercher à traduire verbeusement le silence, là où il n'y a plus ni d'arrière-monde ni d'après-monde.

De toutes les façons, aussi réalistes ou scientifiques soient-elles, ce monde n'existe pas, ne peut plus exciter sauf dans l'hallucination de croire à la susceptibilité de nos sens. Car naître, c'est provoquer l'origine qui ne sait rien de sa finalité.

Déjà qu'elle nous fume en allumant le papier de notre peau autour du tabac de nos os, la liberté s'est toujours passée de nous pour mieux narguer, au fond du sablier, le cendrier que nous savons devoir être mais que nous habillons du mot *conscience*.

Il ne nous reste que cela, amour, et je ne saurais te parler sans trahir la beauté qui nous a loués, inconditionnellement, d'une telle innocence qu'elle ignorait l'animalité qui nous a fondés et fondus. La fusion ne se peut qu'à travers la confusion aléatoire d'un univers sans choix, cycliquement brûlant. Tout feu est aveugle mais offre à voir.

Les vrais amoureux sont toujours des orphelins du monde, sans intention ni dieux.

Et puis après tant de fins du monde, il restera toujours la lutte des éléments qui ne sauront se taire pour s'élever, avec d'autres flammes, vers une devinette plus mystérieuse que le fossile de notre amour, au cœur d'une météorite.

L'orphelinat du monde n'est vraiment la preuve de la liberté de notre solitude qu'à cette seule condition : il nous dénoue de lui, donc de nous-mêmes.

On ne saurait trop faire semblant de ne pas connaître l'inachèvement perpétuel de notre ignorance.

Depuis les utérus minéraux aux mains pariétales, depuis le renversement des premiers prédateurs, depuis la persistance guerrière pour survaiver plus de territoire, qu'est-ce qui nous retient de refuser de mourir pour laisser place à d'autres modes d'être, quiets là?

J'assume la vanité de ma voix; elle fait partie de mon privilège inaudible et de mes traces piétinables. Mais c'est ainsi que je suis aussi vieux que ceux qui refuseront de naître en ce monde. Parole d'avorton.

D'aucuns me chamberont. Il est facile de repousser le mourir de vivre et de rire quand on n'a plus envie de naître en cris et en sang. Une nuit viendra, silencieusement parfaite, qui permettra à ceux qui restent de juger des aléas, sans aucun distinguo social ou langagier récupérable.

Retourne à la métaphysique de ton nid, négateur de la vie qui t'a admis. Peut-être redonneras-tu à la femme, qui t'a gonflé les poumons de l'âme, la joie incomparable de croire que sa souffrance ne fut pas vaine face à celle que tu vends aux autres en les confortant dans leur état d'imbéciles heureux.

Pour le peu qui persiste, je ne viendrai pas sur mes pas, sur les pensées qui m'ont persuadé d'avancer plus loin dans mes faiblesses. J'aurai pu ce que j'ai fait et ce n'était pas meilleur que ce que j'aurais pu être si j'avais eu les moyens de mes racines payannes.

Finalement je ne sais rien de là d'où je viens. Mais tout bon paysan pourra toujours vous montrer là où finissent ses terres, et reconnaître qu'au-delà de ses clôtures, ce ne sont pas ses cultures qui vont changer sa nature, le labour de ses jours, la semence de ses espoirs et la récolte de sa réalité. Car du début à la fin, l'art du passage n'est pas tant de prétendre mais juste de rendre le pré tendre.

Je ne peux plus fleurir les choses qui m'ont fait objet ou rejet. Je me repose de ne pouvoir suivre. Chaque vie est si inégale, par rapport à n'importe quelle autre, qu'elle en devient inégalable. J'irai donc dans peu, à la fin de ces poèmes et de cette nuit, déjeuner aux funérailles asociales de mes remords et à la crémation veloutée de mes regrets.

Mais comment enterrer sa fierté entière? Aussi bête et simple que ceci: il n'existe aucune recette pour avoir raison et savoir nourrir la pure faim d'être sans fin. ●

Photo : Gabor Szilasi